

Les lendemains de la conquête Québec à l'heure des Britanniques (1765-1832)

David-Thierry Ruddel

Volume 3, Number 3, Fall 1987

La mosaïque régionale de Québec : Beauce, Charlevoix, Côte-du-Sud,
Lotbinière, Portneuf

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ruddel, D.-T. (1987). Les lendemains de la conquête : Québec à l'heure des Britanniques (1765-1832). *Cap-aux-Diamants*, 3(3), 21–24.



*Navire britannique devant Québec, vers 1765.
(Royal Ontario Museum).*

LES LENDEMAINS DE LA CONQUÊTE

QUÉBEC À L'HEURE DES BRITANNIQUES (1765-1832)

par David-Thierry Ruddel*

Québec, «berceau de la Nouvelle-France» et centre de la civilisation française en Amérique coloniale, passe aux mains des Britanniques en 1759. Un demi-siècle plus tard, c'est une ville où les traditions des citoyens anglophones, leurs institutions, et même leurs moeurs sont omniprésentes. Les caractéristiques de l'ancienne ville française se trouvent modifiées par le pouvoir impérial britannique à un tel point qu'au début du XIX^{ème} siècle les habitants doivent faire face à de nouvelles structures administratives, économiques et sociales.

Nouveau régime

Le changement de régime, ratifié en 1763 par le Traité de Paris, amène un grand nombre d'immigrants anglophones qui constituent la majorité de la population en 1831, si on tient compte des matelots et des militaires de passage à Québec. Et ces chiffres ne révèlent pas toute l'importance de l'élément britannique où la proportion

d'hommes, d'administrateurs, de militaires, et de marchands est plus forte que dans la population francophone. Québec devient britannique d'abord par le changement militaire et politique, puis par l'influence qu'exercent les anglophones sur les groupes sociaux et les structures économiques.

Les Canadiens acceptent difficilement cette domination, bien qu'ils soient séduits par les réussites britanniques: batailles victorieuses, innovations technologiques et institutions parlementaires. Coupés des ressources françaises, inondés par les idées et les produits de la Grande-Bretagne et désarmés devant la vague de nouveaux arrivés, les citoyens québécois finissent par éprouver une véritable admiration pour la culture anglaise. D'après un chroniqueur de la *Gazette de Québec* (1820), «toutes les choses de la ville viennent

* Musée canadien des civilisations

d'Angleterre». Sans doute exagéré, cet énoncé n'en indique pas moins l'importance de l'impact britannique sur la population urbaine.

Une population peu nombreuse et une économie rurale peu développée aident les nouveaux maîtres à prendre rapidement le contrôle de la ville. En effet, à la fin du Régime français, la population de la Nouvelle-France équivalait à seulement un sixième de celle des Treize Colonies américaines. De plus, le degré d'urbanisation et de colonisation de la Nouvelle-France est nettement inférieur à celui de ses voisins du sud.

L'économie rurale de la région de Québec, peu développée, ne favorise pas la prospérité des citoyens. L'existence de quelques tanneries et établissements de pêche, exploités surtout pour la consommation locale, et la production de textiles qui répond davantage aux besoins des familles rurales, ne suffisent pas à stimuler une croissance constante. Au moment même où l'économie rurale se rétablit, après une longue période de guerre et d'incertitudes, les autorités impériales encouragent l'industrie forestière. On améliore les installations portuaires tandis que les chemins ruraux sont négligés et que les activités reliées au commerce de bois drainent la main-d'oeuvre rurale vers la ville.

La présence du pouvoir impérial britannique se fait sentir à tous les niveaux de la société, modifiant autant l'orientation générale de la ville que les moeurs des individus. Ces transformations suscitent, de la part des citoyens, une variété de réponses qui témoignent à la fois de la volonté de préserver les traditions et du désir de profiter des changements. Ce sont surtout les membres des professions libérales, dont la clientèle se recrute parmi les britanniques, qui réussissent à maintenir un haut standing sous le nouveau régime. De plus, l'importation de main-d'oeuvre anglophone réduit les possibilités d'emploi des jeunes francophones.

À l'ombre de la Grande-Bretagne

Après 1760, les Britanniques remplacent les Français dans le contrôle du grand commerce. C'est ainsi que la plupart des Canadiens sont écartés du commerce d'exportation et d'importation en



Aiguilles appartenant à un artisan voilier irlandais établi à Québec au début du XIX^{ème} siècle. (Musée canadien des civilisations).



Bois accumulé dans l'Anse Wolfe près de Québec. Aquarelle de James P. Cockburn vers 1830. (Archives publiques du Canada).

gros, dominé par les marchands métropolitains. Les marchands britanniques font leurs affaires à l'intérieur d'un vaste réseau sur l'Atlantique, difficile d'accès pour les Canadiens à cause de l'importance des liens de parenté et d'amitié dans les relations entre les commerçants.

L'exclusion des francophones du monde des affaires internationales est due en partie au mercantilisme, défini comme un échange de ressources naturelles coloniales contre les produits manufacturés impériaux. Même si les deux pays en profitent, un tel système favorise les marchands d'origine britannique en raison des relations d'affaires qu'ils entretiennent avec les propriétaires de manufactures et les prêteurs de capitaux de la mère-patrie. De plus, ce réseau renforce la diversité de l'économie impériale au détriment de la colonie. Quel que soit le régime, les autorités impériales ont toujours essayé d'empêcher l'établissement de manufactures au Canada.

C'est au début du XIX^{ème} siècle que le bois devient le plus important produit exporté du port de Québec, surpassant les exportations de pelleteries et de céréales. Pendant la première moitié du siècle, c'est grâce au commerce de bois que la ville connaît la prospérité, ainsi qu'une croissance exceptionnelle de sa population et une expansion rapide de son territoire. C'est encore ce commerce qui stimule d'autres activités, telles que le sciage du bois et la construction navale; cependant, les bénéfices de toutes ces activités n'ont pas été utilisés pour la création d'entreprises manufacturières axées sur le marché intérieur.

À l'instar de leurs collègues du Royaume-Uni, les marchands et maîtres-artisans britanniques établis à Québec utilisent les plus récentes techniques du capitalisme dans l'administration de leurs entreprises: tout est organisé afin de réduire les coûts et augmenter les bénéfices. Ainsi, les employeurs mettent en place une division du travail dans leurs chantiers, réduisent leurs obligations traditionnelles envers leurs employés, recourent à la justice pour discipliner leur main-d'oeuvre et contrôlent les moyens de production.

Sous la coupe des marchands

Le pouvoir politique et économique des marchands britanniques prend de plus en plus d'ampleur et atteint son point culminant vers 1825 grâce à l'essor du commerce de bois. Ce pouvoir donne aux marchands anglophones la possibilité de fonder toute une série d'associations et d'institutions, et leur permet de dominer la plupart des secteurs de la vie urbaine, y compris la Commission de la paix, organisme qui est responsable des services de la ville jusqu'en 1832. Certes, les juges de paix se préoccupent dans une certaine mesure des divers problèmes urbains, mais la



Adam Lyburner, un marchand bien en vue à Québec à la fin du XVIII^{ème} siècle. (Archives nationales du Québec).



Reconstitution historique de l'intérieur d'un navire d'immigrants, vers 1830. (Musée canadien des civilisations).

participation de la plupart d'entre eux à l'économie coloniale et leur asservissement au système impérial les rend plus sensibles aux activités commerciales qu'aux besoins de la population. Périmée en Angleterre, l'administration des juges de paix s'avère impuissante face à l'urbanisation rapide. Elle est d'autant plus incompétente que ses magistrats se trouvent associés à l'élite commerciale, ce qui a pour conséquence un développement inégal des services publics à tous les niveaux.

L'arrivée massive de soldats, matelots et immigrants anglophones et l'exode des ruraux vers la ville grossissent la population flottante et les rangs des ouvriers non spécialisés. Le nombre de matelots passe de 456 en 1765 à environ 12 100 en 1830, et le total des soldats, se chiffre à 1 300 pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle. Aux uns et aux autres, il faut ajouter les floteurs de bois, les marins des navires de guerre et les immigrants, dont une partie seulement élit domi-

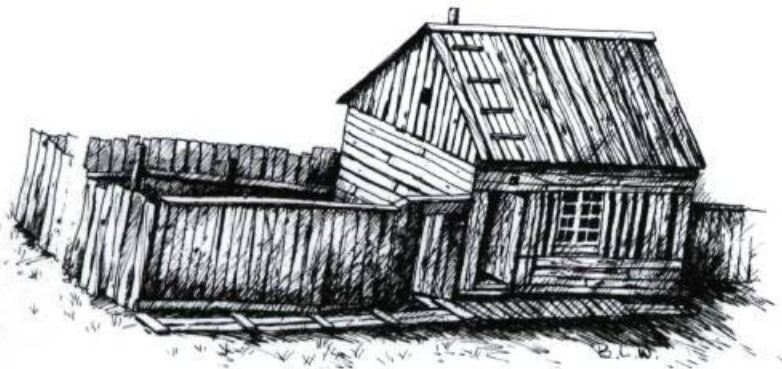


Jeunes matelots britanniques. Dessin réalisé vers la fin du XVIII^{ème} siècle. (Musée canadien des civilisations).

cile à Québec. Mais leur passage gonfle la population flottante et exerce une forte influence sur l'environnement social. Pendant que les soldats donnent à la haute-ville l'aspect d'une véritable réserve militaire, les autres groupes transforment la basse-ville en un centre ouvrier très cosmopolite.

La présence des militaires à Québec s'accroît à partir des premières décennies du XIX^{ème} siècle au moment où le commerce de bois fait du Canada une colonie lucrative. L'importance de ce commerce pour l'Angleterre, la menace d'une invasion américaine, et la méfiance que les militaires nourrissent à l'égard de la population francophone amènent les autorités à faire fortifier la ville. Pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle, ils poursuivent une politique d'appropriation

Une maison ouvrière du quartier Saint-Roch vers 1830, telle que reconstituée par le Musée canadien des civilisations.



tion de terrains urbains pour des raisons de défense.

En 1831, alors que la fonction militaire atteint son apogée, le service de l'Artillerie et du Génie possède plus d'un quart du territoire situé à l'intérieur des limites de la ville, y compris presque la moitié de la superficie totale de la haute-ville et, en plus, le tiers de la superficie du faubourg Saint-Jean. Grâce aux dépenses militaires de toutes sortes, la ville bénéficie de la présence de l'armée britannique.

Le sort des ouvriers

L'expansion des fonctions majeures de la ville fait grossir les rangs des élites dans le commerce, dans l'armée et dans les professions libérales. Tous ces facteurs concourent à la formation de distinctions sociales plus marquées qu'auparavant. C'est ainsi qu'apparaissent pour la première fois des quartiers ouvriers, au moment même où le rôle de la haute-ville comme réserve militaire et lieu privilégié de l'élite se voit renforcé. À la fin du XVIII^{ème} siècle, les anciens quartiers renferment tout un mélange de groupes sociaux et ethniques, mais, vers 1820, ces endroits deviennent plus homogènes, alors que les nouveaux faubourgs se remplissent de familles ouvrières.

Saint-Roch, qui devient vite un faubourg ouvrier et francophone, est le quartier le moins privilégié. Les eaux du plateau s'y déversent continuellement et le rendent fangeux, et même marécageux par endroits. En outre, étant en mauvais état, les égouts et les décharges causent des dégâts dans le quartier. Véritables bourniers, entourées de nombreuses mares d'eaux stagnantes, les rues sont impraticables, et les maisons souvent inondées. À cause du système de canalisation défectueux, les immondices croupissent partout. La misère générale et l'entassement dans les maisons du faubourg rendent la vie des habitants presque intolérable. Par ailleurs, les familles ouvrières se trouvent incapables de se prémunir contre les caprices de la fortune et les crises économiques provoquées par les fluctuations dans le marché du commerce de bois.

Vivant dans de petites cabanes garnies de quelques meubles rustiques, les masses laborieuses n'ont pas d'abri solide contre les tempêtes qui les secouent. Tout au long de la période coloniale, les conditions de vie dans Saint-Roch ne s'améliorent guère, même après la fin du mandat des juges de paix en 1832, date de l'incorporation de la cité de Québec. Les membres du premier conseil de ville (1833-1835) essayent d'éliminer quelques inégalités, mais leurs efforts ne changent rien à la situation générale des citoyens. Ainsi, à mesure qu'on avance vers le milieu du siècle, Québec apparaît de plus en plus comme une ville où la richesse et le luxe côtoient la pauvreté et le dénuement. ♦